

The Immigrant
Il était une fois en Amérique
L'immigrante, États-Unis, 2013, 2 h

Sami Gnaba

Number 291, July–August 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72151ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gnaba, S. (2014). Review of [The Immigrant : il était une fois en Amérique / *L'immigrante*, États-Unis, 2013, 2 h]. *Séquences*, (291), 50–51.

The Immigrant

Il était une fois en Amérique

Une émotion très forte nous étreint en regardant le dernier film de James Gray (*The Yards, We Own the Night*), une émotion qui sévit sur son entièreté. C'est celle, trop rare dans le cinéma américain contemporain, de voir un cinéaste réunir si près dans une même œuvre la somme de ses influences (l'opéra, Coppola, Visconti, Cassavetes...), de ses obsessions (le renoncement de ses aspirations, de son idéal, la notion du destin, la famille...) et de son histoire personnelle – l'arrivée de ses grands-parents en Amérique (présentés furtivement, dans une photo, sur le médaillon que conserve précieusement Ewa). *The Immigrant* est tout ça, et encore plus: un cinquième film où, à chaque plan, éclate toute l'ambition et la maîtrise de Gray.

Sami Gnaba

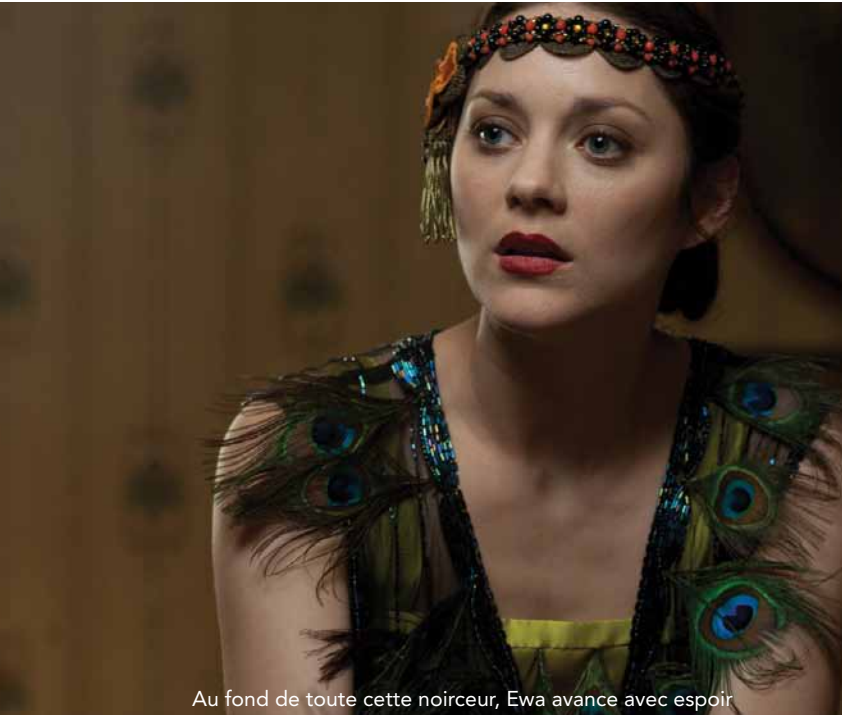
Ce film signifie notamment un changement d'époque (1921), de genre et de point de vue (celui d'une femme, une première) pour le réalisateur américain dont la rareté des films rend chacun d'eux un rendez-vous immanquable pour quiconque a su porter attention à son jeune cinéma – cinq films en vingt ans. Dans un registre mélodramatique proche de celui de *Two Lovers*, *The Immigrant* dont la réappropriation du titre du film de Chaplin est loin d'être innocente – trace un récit ample, développé autour des grands thèmes comme le péché, la rédemption, la souffrance morale, la liberté. Plus précisément, il s'attache au destin torturé d'une jeune Polonaise, Ewa, fraîchement arrivée à Ellis Island, qui voit sa course vers la liberté entravée par la mise en quarantaine de Magda (sa sœur malade), et son obligation à se prostituer, risquant sinon l'expulsion vers son pays d'origine... histoire intemporelle qui pourrait tout aussi bien se dérouler aujourd'hui.

D'abord objet de vulgaire transaction à la merci de son souteneur, Bruno (Joaquin Phoenix, encore une fois superbement filmé par son réalisateur fétiche), Ewa inspire rapidement le désir chez ce dernier. S'installe alors entre les deux une relation ambiguë et instable – à ne plus trop savoir qui domine qui à certains moments –, jusqu'à culminer vers la séquence finale du film, la plus remarquable et bouleversante que Gray ait jamais tournée, dont l'achèvement coïncide avec ce qui est certainement le plus beau plan qu'on ait vu à ce jour en 2014.

Motif récurrent à la base de tout le cinéma de Gray, le rapport attraction-répulsion qui lie les deux personnages permet au réalisateur d'explorer sa continuelle interrogation sur le concept de la liberté individuelle, du destin. Chez Gray, sous le poids et l'influence de situations majeures, l'individu est mis devant le constat qu'il est loin de maîtriser sa destinée et voit sa trajectoire initiale, ses certitudes, brusquées par des moments



Chez Gray, l'individu est mis devant le constat qu'il est loin de maîtriser sa destinée



Au fond de toute cette noirceur, Ewa avance avec espoir

décisifs. Cette question se pose en creux de tous ses films, mais jamais aussi frontalement que dans *The Immigrant*. Sacrifier son idéal et, par extension sa liberté individuelle (*We Own the Night, The Yards, Two Lovers*), ou rompre avec la communauté/famille dont on est issu (*Little Odessa*)? Comme Bobby (dans *We Own the Night*) ou Leo (dans *Two Lovers*) avant elle, Ewa est placée très tôt devant un choix, un dilemme moral: soit renoncer à sa foi et souiller son âme pour la libération de sa sœur, soit rompre le lien qui la lie à son souteneur et risquer de se voir – avec sa sœur – expulsée du pays. Voire pire. C’est son drame, sa tragédie. Tout le film prend appui sur ce dilemme. À ce jour, tous les personnages de Gray échouaient dans la maîtrise de leur destinée et passaient à côté de l’existence dont ils rêvaient pour déboucher vers une quelconque forme d’impasse terrible. Sans énoncer sa résolution, *The Immigrant*, de ce point de vue-là, diffère et parvient à créer dans les derniers instants un fragile sentiment d’apaisement.

Dans une atmosphère ocre et asphyxiante, *The Immigrant* compose un monde aux repères fuyants, illusoire, dominé par le crime, la corruption des institutions et l’exploitation des plus faibles. Le film multiplie les espaces clos (chambres de passe, salles de cabaret, bars enfumés, égouts), oppressants, «plus noirs, plus tristes que la nuit», dont la composition plastique se réclame autant du cinéma (*McCabe & Mrs. Miller*) que de la peinture, notamment celle de John Sloan, célèbre pour ses représentations des bas-fonds désolés de la vie urbaine new-yorkaise. Au fond de toute cette noirceur, Ewa avance coûte que coûte avec l’espoir, certain et buté, d’y entrevoir enfin la lumière. Et le regard que Gray pose sur elle est d’une tendresse, d’une intensité incroyables.

C’est évidemment aussi à *America, America* d’Elia Kazan qu’on pense en regardant *The Immigrant*. De son

héros (Stavros), Ewa, la putain au cœur pur, retient l’espoir, l’obstination aveugle, la détermination. Dans son film, Kazan filmait la combativité et les dures épreuves traversées par son héros, de la Turquie jusqu’au hall d’arrivée de Ellis Island, pour arriver au bout de son rêve, cette Amérique, terre promise de la liberté, de l’espoir et de la possibilité de se réaliser pour chacun des millions d’immigrants. Comme pour bien marquer sa filiation au cinéma de Kazan (ou à celui de Coppola dont *The Godfather: Part II* agit comme modèle obligé), Gray commence précisément là où Kazan concluait son film (au poste des douanes), s’attardant ainsi à démonter à travers le calvaire et la déchéance d’Ewa les illusions du rêve américain, une fois arrivée à destination, nous rappelant qu’hier comme aujourd’hui, c’est toujours le dollar qui dicte les lois du monde et la marche vers la liberté. Dans une scène troublante à prendre à son sens le plus littéral, Ewa est montrée en train de participer malgré elle à un numéro de danse dénudée, portant sur elle la couronne de la statue de la Liberté.

Fruit d’une reconstitution d’époque minutieuse, d’une distribution fabuleuse (le film marque une vraie renaissance de jeu pour Marion Cotillard) et d’une mise en scène d’un classicisme élégant multipliant les morceaux de bravoure (la séquence finale ou celle de l’église notamment), *The Immigrant* porte le cinéma de Gray vers de nouveaux sommets. Comme Orlando, le prestidigitateur du film amoureux d’Ewa, s’attelant à exécuter son nouveau numéro, James Gray a pris de la hauteur. Dès *Little Odessa*, déjà, on le savait un cinéaste de grand talent, à l’univers et aux motifs marqués. Quatre films plus tard, James Gray est devenu simplement grand.

En important un genre un peu désuet (mélo) et en ravivant les cendres du grand cinéma hollywoodien classique, Gray rappelle obstinément son refus de la mode ou encore celui de se conformer au système. Plutôt, il préfère regarder en arrière, avec l’ambition de rivaliser avec les grands récits des années 1980 comme *Heaven’s Gate* ou encore *Once Upon a Time in America*, deux œuvres monumentales avec lesquelles *The Immigrant* partage la même vision mélancolique et sévère de l’Amérique (ses mythes, ses classes sociales...). À ce degré d’ambition, Gray n’a d’égal que Paul Thomas Anderson (*The Master, There Will Be Blood*) dans le cinéma américain contemporain. Mais à la virtuosité (trop écrasante) de ce dernier, on préfère amplement la sincérité de Gray, l’humanité, la beauté tragique, l’émotion nue et tenace de ses films. Et qu’un long métrage aussi personnel, aussi inspiré et courageux dans ses ambitions que *The Immigrant* puisse nous parvenir de l’intérieur de l’industrie du cinéma américain relève à nos yeux de la plus belle nouvelle de l’année. 📍

■ L’IMMIGRANTE | Origine : États-Unis – Année : 2013 – Durée : 2 h – Réal. : James Gray – Scén. : James Gray, Ric Menello – Images : Darius Khondji – Mont. : John Axelrad, Kayla Emter – Mus. : Christopher YOUNG – Son : Jesse Ehredt – Dir. art. : Happy Massee – Cost. : Patricia Norris – Int. : Marion Cotillard (Ewa), Joaquin Phoenix (Bruno), Jeremy Renner (Orlando), Dagmara Dominczyk (Belva), Jicky Schnee (Clara), Yelena Solovey (Rosie Hertz), Angela Sarafyan (Magda), Joseph Calleja (Caruso) – Prod. : James Gray, Greg Shapiro, Anthony Katagas, Christopher Woodrow – Dist. / Contact : Séville.